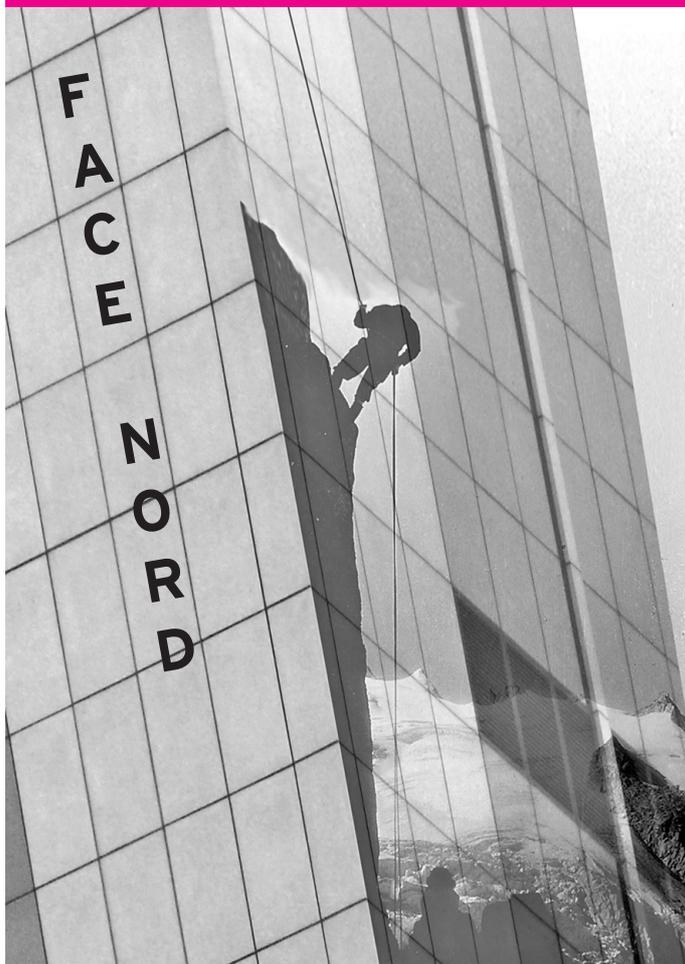


# « FACE NORD » AU SUD DES ALPES CARTE BLANCHE À MICHEL WINTSCH

1<sup>er</sup> et 2 MAI 2009

par jean firmann



Parmi les nombreux événements mis sur pied par la commission de programmation de l'AMR, des concerts organisés chaque semaine à la cave ou à la salle de concerts, du Festival du début du printemps à la Fête des Croquettes et jusqu'aux fenêtres ouvertes en ville à l'occasion de la Fête de la musique, il est une initiative particulièrement fructueuse et riche, ce sont les cartes blanches, ces pieds à l'étrier, ces trampolins, ces catapultes, ces chantiers de liberté accordés régulièrement à l'un ou l'autre musicien qui, dans la limite des moyens restreints dont nous disposons (une assiette qui plafonne guère plus haut que cinq mille balles) permet-

tent quand même de donner à l'un ou l'autre créateur les moyens minimaux qui vont lui permettre de faire fleurir un projet qui lui tient à cœur. Ce fut le cas par exemple il y a deux ans avec Nicola Orioli qui put développer son grand projet intitulé Tamagochi et qui connut par la suite différents et riches développements. C'était encore le cas le mois dernier avec Maël Godinat et son impressionnant Megapteraband (*voir dans ce numéro à ce sujet l'article de Nicolas Lambert*). Ce sera le cas encore les deux premiers jours du mois de mai avec Michel Wintsch qui présentera un nouveau travail de composition intitulé «Face Nord». Cet opus spécialement créé pour l'occasion réunira six musiciens. Michel Wintsch à la composition au piano et au clavier; Antoine Läng, voix et électronique; Noémie Cotton, accordéon; Cyril Moulas, guitare; Raphaël Ortis, basse et Cyril Bondi, batterie.

En «rappel» d'abord (comme l'alpiniste ancestral sur la photo ci-contre) quelques balises qui jalonnent le très riche parcours de ce musicien de 45 ans. Michel Wintsch. Un enfiévré paisible à forte tendance autodidacte, un musicien qui depuis longtemps travaille vite et beaucoup, cherchant passionnément une voie et une voix qui lui soient propres; un indépendant rapide et joyeux qui s'est toujours tenu par soif de liberté & passion du grand air – sans mépris mais franchement – à carreau des écoles et qui sans créer, de toutes façons, ne tiendrait pas en place. Auteur-compositeur & interprète au sortir de l'adolescence, il chante s'accompagnant au piano des créations-maison qui ressemblent un peu à ce que faisait une de ses bouillonnantes idoles de l'époque: Pascal Auberson. Mais bien vite, il laissera à d'autres le travail de la voix pour se coltiner total à son piano, cette grosse machine toujours neuve, si forte, si mécanique – «j'adore la mécanique» – si présente et si physique. Oh il a certes suivi dans son jeune âge de longs cours de piano classique mais a vite préféré triturer ses claviers à sa manière, improvisant à tours de doigts, à tours de bras en des temps où il ne savait même pas ce qu'«improvisation» pouvait bien vouloir dire. Interpréter n'est pas son truc. Lui, c'est un grand marcheur. Il aime quand ça monte. Sur des sentiers qui lui ressemblent. Et jusque raide dans la roche. Un de ces chercheurs qui s'étioleraient très vite s'ils n'étaient pas tout autant trouveurs. «*Donnez-nous aujourd'hui notre piano quotidien*»... et en avant la commode! ou la création comme mode de vie. Jusqu'à ce bonheur parfait de l'escarpement, où tu affrontes d'un coup le vide.

Au sortir de ses vingt ans, il va parcourir la planète rock d'abord avec un de ses groupes intitulé *Monkey's Touch* (ludique programme) qui a beaucoup et bien-tourné dans les années 1980. Puis il se tourne vers les musiques d'improvisation qu'il expérimente avec le concours de nombreux musiciens suisses et étrangers comme par exemple Fred Frith, Han Bennink, Michel Doneda, Ray Anderson, etc. Dans ces eaux-là son projet le plus abouti et le plus profond se nomme *Who Trio*, qu'il a mis sur pied et fait progresser longuement (trois beaux CDs à la clé) avec le batteur et compositeur américain Gerry Hemingway et le contrebassiste zurichois Bänz Oester. Mais Michel Wintsch tire bien d'autres munitions nouvelles de son carquois et compose généreusement pour le théâ-

tre, pour la radio, la télévision, le cinéma. Il compose ainsi sur des textes de Marguerite Yourcenar l'opéra «*Ma Baker*». Il écrit la musique de nombreux films d'Alain Tanner ou d'Ursula Meier travaillant aussi pour d'autres cinéastes tout aussi exigeants et moins connus comme Claudio Tonetti, Nicolas Wadimoff ou Marie-Luce Felber. Du côté du théâtre, citons quelques collaborations musicales de première bourre avec Anne Bisang et la Comédie de Genève, avec Jean-Louis Hourdin ou Gérard Chevrollet. Il hante aussi de ses compositions mordantes différentes pièces radiophoniques.

C'est dire si ce travailleur du temps rapide est heureux aujourd'hui de prendre un nouveau tournant avec cette carte blanche de l'AMR qui fait que, pour lui, composant depuis de nombreux mois, c'est tous les jours un peu la Fête de l'escalade. Mais pas d'une escalade historico-pantalonnée comme la fêtent à petits flambeaux tant de Genevois les soirs convenus des onze décembre. Non, de la varappe, de la vraie de montagne.

«Je suis un fou de montagne, me confiait-il l'autre jour. J'ai fait il y a longtemps beaucoup d'alpinisme, de grimpe, beaucoup de glace et de sommets. Des ascensions dans le brouillard en tout ce monde minéral que j'adore et qui me fascine. Et si aujourd'hui je ne fais plus vraiment de rocher pur, je rôde et randonne toujours beaucoup en altitude.» Souvent en solo, il se lance dans des aventures pas toujours prudentes, comme au Salève il y a quelques mois ou il attaque une paroi qu'il gravissait les deux doigts dans le nez quand il était plus jeune. Mais là, crac! la connerie! il glisse et tombe de deux ou trois mètres. Pas plus, heureusement, mais ça va toujours très vite quand on tombe et elle est en bouillie sa cheville. Ils sont jolis Genève et son Léman depuis là-haut mais avec quelques os pétés c'est moins drôle. «Heureusement, dit-il j'avais (et c'est plutôt rare) un téléphone portable en poche. Y a bien fallu sonner un s.o.s. à l'hélico. La libellule d'acier jaune se pointe avec ses grands couteaux bleus sifflant dans le ciel. On me lance un filin, je m'attache, on me remonte. Ils voulaient m'emmener à l'hôpital d'Annecy.» Mais Michel Wintsch, ce têtard libre, ne l'a bien sûr pas entendu d'obéissante oreille. «Non, non, Annecy ou autre, pas question d'hôpital, posez-moi je vous en prie sur un terrain de foot là juste dans la plaine. Ce qu'ils ont fait et ce sont des copains en bagnole qui sont venus me récupérer.»

Donc il l'a nomme «*Face Nord*» sa carte blanche. Huitante minutes de musique écrite pour une cordée de six musiciens («monter, descendre, dit-il, ça glisse pareil»). Une série de pièces intitulées par exemple «*Brouillard*», «*Touching the Void*», «*Bivouac*», «*Mantra*». «*Up*». Pas question bien sûr de prendre tout cela au sens littéral. Ça n'est pas une commande du club alpin! «Pour moi, c'est un imaginaire, c'est une source d'inspiration énergétique. C'est le moyen d'être en montagne sans y être. Ça me donne une ligne, une structure, ça m'excite quoi!» Et pour l'auditeur ça se passera comme il l'entend. Il peut changer les titres ou mettre notre montagne en ville. Il y a deux chansons dans ces six pièces. Une pour la «*Touchée du vide*» et l'autre pour «*Bivouac*». Dans «*Bivouac*», (je vous la livre pour votre plus libre gamberge) le texte de la chanson, il dit ça:

*Y a un truc, la bas, à ras le ciel  
moi, suis oblique  
en terre hibernée  
je pense à vous tous  
il y a un champs penché, quelque part  
voudrais m'y coucher  
commencer à glisser  
ouvrir les bras  
rien sans vous autres  
ça gratte là, ça lancine  
seul à le sentir  
mais j'entends ton histoire  
y'a quelque chose qui grince, là dehors  
tout les jours la dedans  
ça m'énerve tellement  
que j'ai encore envie de pisser  
parfois mon cœur est grand  
comme un étang au creux d'un bois  
avec des algues, de la vase  
et du soleil en reflet dedans  
il y a une chanson suspendue  
qu'il nous appartient de danser  
à travers les glaces  
à travers tous les feux.*

«Là, me confie-t-il encore, avec cette carte blanche, je me sens libre et c'est juste génial. J'avais vraiment envie d'entrer en composition, de retourner profond en écriture. J'ai passé bien dix ans à faire essentiellement de l'improvisation avec Gerry Hemingway notamment. Tous mes derniers disques étaient basés sur l'impro même s'il y avait un peu d'écriture. Là, c'est quasiment tout écrit. Et écrit précisément pour des musiciens que j'ai choisis pour leur force et leur couleur. Et ce qui est merveilleux, c'est qu'ils s'y donnent tous au maximum, c'est qu'ils s'y engagent pleinement. Chacun d'entre-eux vient véritablement dans la course. C'est pour ça que j'aime

bien ce titre de «Face Nord». On est une cordée et chacun y va, chacun travaille, chacun amène ses idées. On échange beaucoup. Ça respire et ça circule.»

Et ne croyez pas qu'il garde les deux pieds dans la même pantoufle notre ami cependant. Car Michel Wintsch mettant chaleureusement au point sa carte blanche est heureux d'avoir reçu en même temps une autre commande. Pour la télévision suisse alémanique cette fois-ci. C'est de la musique pour un documentaire. «Un film monstrueux, il me dit, sur les plantations forcées de palme en Colombie où l'on massacre des kilomètres carrés de forêts et de terres pour y planter une sorte de palmier qui fournit ce que l'on s'obstine à appeler du *biocarburant*. J'ai vu bien sûr les images et c'est terrible. Ils sont en train de vider les paysans de leurs terres. Des paramilitaires débarquent dans un village. Ils y tuent froidement trois personnes. A l'une d'entre-elles à la machette ils tranchent la tête et se mettent aussitôt à en jouer du pied comme d'un ballon de football. Après ce match cannibale, ils avertissent les survivants que s'ils n'ont pas vidé les lieux dès le lendemain, ils connaîtront le même sort. J'ai vu vraiment des scènes inimaginables, comme cet Indien qui pour parler de ces horreurs, ne parvient à le faire qu'aidé d'un vieil harmonica et en chantant en une espèce de blues effrayant le martyr des siens.»

On reparle plus tard avec Michel de sa musique et des influences qui peuvent avoir marqué ses routes. «Des influences, bien sûr il y en a beaucoup, de Coltrane à Steve Reich, de Monk à Mingus et beaucoup d'autres. Mais lister ainsi des noms est inutile. C'est même franchement ridicule. Non, je préfère cette image qu'utilisait Olivier Messiaen, de l'abeille qui butine mille fleurs et qui en fait unique son miel. Je n'ai aucune limitation stylistique. J'écoute de tout. J'ai plein de fantasmes musicaux en tête. Comme le sculpteur, je prends mon marteau et mon burin et je commence à tailler dans la masse. Mais le problème, par rapport à toute idée préconçue, c'est que la pierre a sa vie. Elle a ses abandons. Elle a ses résistances. Et au fur et à mesure de ma création, je dois «faire avec». Faire avec cette vie de la musique ou de la pierre. Faire avec ce morceau qui vient d'un coup de tomber, faire avec cette veine plus dure qui résiste. Et à la fin je me retrouve en même temps fort loin de ce que j'avais imaginé au départ et pourtant si près de ce je tente essentiellement de faire.